
Ricordo di Franco Simone

Louis Terreaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2642>

DOI : [10.4000/studifrancesi.2642](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2642)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 567-571

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Louis Terreaux, « Ricordo di Franco Simone », *Studi Francesi* [En ligne], 171 (LVII | III) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2642> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2642>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Ricordo di Franco Simone

Abstract

«Ricordi di Franco Simone», m'a demandé Lionello Sozzi. Ces souvenirs sont limités dans le temps; je n'ai connu Franco Simone que tardivement, alors qu'il avait rencontré la célébrité bien avant les années 70. Il avait été professeur invité au Collège de France dès 1961. Harvard fut son ultime expérience à l'étranger. Il en revint pour des tâches en apparence plus modestes: sans doute par attachement au pays natal. Nous avons été l'un et l'autre, par nos ancêtres immédiats, et pendant des centaines d'années, d'anciens compatriotes. Qu'il ait voulu se consacrer à aider la future Université de Savoie, il y voyait, bien au-delà des relations personnelles amicales, une manière de consacrer sa carrière par une décision d'européen convaincu, au service de la jeunesse.

«Ricordi di Franco Simone» asked Lionello Sozzi. My memories are limited in time. I only met Franco Simone in the 70s towards the end of his career, although he had met with fame long before then. He had been visiting professor at the Collège de France as early as 1961. Harvard was his last foreign venture. He returned, undoubtedly by attachment to his native land, to pursue seemingly more modest projects. We were long-standing compatriots tied by ancestors both immediate and stretching back hundreds of years. His decision to dedicate himself to helping the future Université de Savoie was, beyond the relationships of friendship involved, a way of consecrating his career with a firmly European action in the service of youth.

La Savoie sans nul doute a joué un rôle décisif dans les relations amicales que j'ai entretenues avec Franco Simone. Ronsard y fut pour quelque chose. Mais de façon indirecte. Curieusement la carrière de Simone a commencé par un travail sur un auteur savoyard, Guillaume Fichet, ignoré des Savoyards eux-mêmes, malgré ce qu'en avait publié Jules Philippe à Annecy en 1892. Je conserve avec piété l'exemplaire de la publication de Franco qui a été déterminante pour l'avenir de son auteur et des études sur la Renaissance française.

Ferdinando Neri ne s'était pas trompé sur la valeur littéraire et morale du *Mémoire* rédigé par Simone, quand il présenta à l'Académie des Sciences de Turin, dans une séance de juin 1938, les travaux du jeune chercheur qui se trouvera bientôt mobilisé, puis libéré, puis parisien, puis titulaire dans diverses universités italiennes, et en 1961, professeur invité au Collège de France avant d'être fait officier de la Légion d'Honneur en 1970.

La carrière de chercheur de Simone avait commencé avec un auteur savoyard. Elle allait se terminer pratiquement avec une princesse française, devenue duchesse de Savoie, à Chambéry (1559), puis à Turin (1563). Coïncidence inattendue et chargée de signification, qui pourrait être motif de réflexion. Mais l'ami Sozzi m'a demandé non pas une méditation sur le destin de Franco Simone qui m'amènerait à évoquer le chercheur, ou le professeur, ou l'Académicien ou le journaliste, voire le politique. J'égrènerai plutôt quelques *ricordi personali*, dans la mesure où ma mémoire est fidèle.

Le 13 novembre 1976, Franco Simone était entré dans l'Éternité. Je lui avais fait visite peu de temps auparavant. Il avait reçu à son domicile le cardinal archevêque de Turin. Une présence qu'il avait appréciée. Il était encore confiant. Il me dit qu'il souhaitait aider davantage le Centre Universitaire de Savoie. Il lui était arrivé un jour de m'exprimer le désir surprenant de s'y faire détacher, lui qui avait exercé son enseignement dans les établissements les plus réputés du monde: Berkeley, Yale, Seattle, Harvard. Mais son séjour à Harvard en 1971-1972 l'avait un peu déçu, malgré les encouragements de Madame Simone. Pressentait-il qu'il avait trop demandé à sa robuste constitution: il la solliciterait encore beaucoup dans les mois à venir.

Nous nous étions vus pour la première fois en 1969 dans le cadre du Congrès des *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, où il était un des Vice-Présidents de M. Lebègue, membre de l'Institut. C'est Ronsard, si l'on peut dire, qui était à l'origine de notre rencontre. Nos exposés se succédaient à propos du Vendômois. J'étais intimidé par le professeur, Directeur depuis 1955 de l'Institut de Langue et Littérature Françaises près de la Faculté des lettres de l'Université de Turin. Il s'était rendu célèbre par ses travaux sur la Renaissance.

C'est seulement en 1970 que nous avons fait vraiment connaissance. J'allais quitter Poitiers pour la Savoie. Un des chefs de services du Ministère de l'Éducation Nationale, chargé du contrôle des nominations, me décourageait: il ne comprenait pas que je choisisse la Savoie de préférence à la Touraine ou à la Haute-Normandie où fonctionnaient déjà des Universités de plein exercice. Mais Franco Simone n'était pas un homme de préjugés. Il m'invita à la «Baita Verde» de Bardonecchia: le site lui plaisait et lui offrait une retraite intime, à proximité de Turin, et donc propice à ses loisirs studieux. Je ne fus à Turin que le 16 septembre, dans son beau domicile du Corso Stati Uniti. La chaleur de son accueil fut toujours celle du premier jour. Il était très européen. Nous avons par nos ancêtres immédiats partagé une patrie commune. Cette réalité comptait sans doute plus à ses yeux que les variantes des *Œuvres* de Ronsard, un poète dont il était pourtant un grand lecteur. «Sono stato un lettore appassionato di Ronsard» dira-t-il, en 1975, dans la conférence prononcée le 8 avril au siège de l'association Pro Cultura Femminile. Témoignage ultime et émouvant du savant que Madame Simone offrit, sous le titre *La storia letteraria francese: un palazzo da ricostruire*, aux amis qui avaient collaboré aux *Mélanges Simone*.

La rencontre avec Franco fut à l'origine d'une collaboration affectueuse, à laquelle le Centre Universitaire de Savoie n'apportait que sa bonne volonté. Mais Franco voyait dans l'organisation d'échanges entre étudiants français et italiens un moyen de faire progresser ses propres étudiants dont il avait légitimement le plus grand souci, surtout dans les circonstances auxquelles les Universités des deux pays étaient confrontées, après les affrontements révolutionnaires de 1968 en France. Il avait organisé des rencontres qu'il souhaitait institutionnaliser entre étudiants de Grenoble, de Genève et de Turin, dans un esprit européen. Mais les Savoyards, derniers venus, furent les plus zélés et les choses prendront un autre cours lors du *Congrès Marguerite de Savoie*.

* * *

Mon retour au pays natal m'avait fait retrouver la vie rurale. Les Simone étaient des citadins. Nous élevions quelques moutons. Je cultivais, en «double actif», quelques arpents d'Altesse et de Mondeuse qui sont des plants de vigne savoyards. Jamais nous n'avons été gênés par un *tenore di vita* que nous n'avions pas. Franco qui avait de l'humour et de l'esprit d'à propos m'apprit un jour un proverbe italien d'origine rurale et riche de significations: «Carta canta, e villan dorme».

Grâce aux Simone, nous fîmes la connaissance du Recteur de Grenoble et de son épouse qui étaient de leurs amis.

* * *

Les échanges entre étudiants français pour ne pas dire savoyards et étudiants de Turin pour ne pas dire italiens, étaient encadrés par des enseignants. Au début, Simone voulait éviter que nos étudiants italianisants aient une part dans nos contacts: c'était l'esprit des «Studi Francesi» qui s'imposait. Mais bientôt les événements allaient prendre un autre tour. Simone emmena un jour sa caravane à Saint-Michel-de-la-Cluse pour y visiter la *Sacra* consacrée à l'archange Saint-Michel¹. Or la *Sacra* abritait le tombeau ou le cenotaphe de Marguerite de France, fille de François I^{er}, épouse d'Emmanuel-Philibert (1559) qui rétablit le duché de son père et fixa sa résidence à Turin. Le milieu dans lequel vivait le couple ducal était fort cultivé et en ces temps où se préparaient les affrontements politico-religieux que l'on sait, on vivait dans la tolérance grâce à Marguerite. De là à réunir un colloque sous l'égide de Marguerite de Savoie, on tomba vite d'accord. Mais tout prenait un sens nouveau. Le Centre Universitaire avait le moyen de se faire mieux connaître. Franco Simone trouvait matière à conforter ses travaux d'historiographie littéraire dans le cadre de ses recherches. Mais surtout on vit là l'illustration d'une collaboration transfrontalière dans un cadre européen, entre d'anciens compatriotes dont les ancêtres avaient vécu la même histoire pendant des centaines d'années.

Franco mit sa notoriété à rassembler les éléments du succès, et notamment son influence sur le Rotary de Turin Nord, comme s'il couronnait sa carrière. Il eut finalement les moyens matériels exigés pour l'organisation d'un congrès tricéphale.

L'invitation des personnalités valdôtaines et piémontaises fut pour Simone la cause de bien des soucis. La présence d'Alexandre Passerin d'Entrèves, Président de la Section des Sciences morales de l'Académie des Sciences de Turin, résolut le problème partiellement. Il m'expliqua sa conduite au printemps de 1945. Il n'avait pas voulu trahir sa patrie qui était l'Italie, malgré sa francophilie qui lui venait de la partie savoyarde de la famille: il était de la lignée maistrienne bien qu'il m'eût écrit (je cite): «Je n'ai pas besoin de souligner que je ne partage pas beaucoup ses idées (les idées de Joseph de Maistre)» (24 mai 1975).

Comment ne pas inviter dans son exil la reine Marie-José qui était Membre d'honneur de l'Académie de Savoie depuis les années cinquante? Elle vint à la journée d'ouverture d'Annecy où elle rencontra Passerin à qui elle reprochera courtoisement d'avoir rompu avec elle. Réconciliation qui parut sincère.

Franco n'avait pas les mêmes contentieux. Mais toutes ces difficultés le surmenaient. Il en eut moins avec M. Tricomi, Président de l'Académie des Sciences de Turin, auditeur assidu des séances, ou avec les personnalités savoyardes qui assistèrent à l'ouverture des travaux au château d'Annecy ou à leur clôture: M. Grandchamp premier adjoint chargé de la culture à la Mairie d'Annecy, M. Guillermin premier adjoint

(1) Il y a incontestablement des rapports entre la *Sacra* et le Prieuré de Saint-Jeoire qui lui fut uni en 1777. La *Sacra* est dédiée à Saint-Michel, un archange guerrier. Domine Saint-Jeoire un Mont Saint-Michel avec les vestiges d'une chapelle très ancienne. À ce mont qui est un belvédère militaire s'adosse un observatoire. Il s'appelle *Bellevarda* en francoprovençal (*Belle garde*). Quant à la dénomination Saint-Jeoire, celle de mon village, elle vient

de *Georgius*, autre Saint, militaire de carrière, qui est devenu *Jorioz* au bord du lac d'Annecy proche de *San Giorio* entre Saint-Michel de la Cluse et Suse. Ces rapprochements sont intéressants. Je ne les fis que plus tard. Et Simone les ignorait. Nous ne savions pas plus, ni l'un ni l'autre, que Marguerite de Savoie avait un lien avec la *Sacra*. Mais c'est, naturellement, ce qui retint d'abord notre attention.

à la Mairie de Chambéry, M. Faure Président de l'Académie de Savoie, M. Gardet Président de l'Association des Sociétés savantes de Savoie. M. Fontanet, ministre de l'Éducation nationale de France, accueilli par son homologue d'Italie, présidèrent l'un et l'autre la séance de conclusion du Congrès à l'Académie des Sciences de Turin. Cette séance fut brillamment rehaussée par un discours où M. V.-L. Saulnier brossait un vaste panorama sur les rapports entre la culture et le pouvoir à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance. Malheureusement les circonstances l'avaient empêché de nous transmettre le texte définitif de ce discours qui n'avait pas été non plus enregistré.

Les exposés se faisant en trois lieux différents, il fallut inviter quatorze intervenants. On fit appel à des spécialistes que Simone connaissait. On n'oublia pas d'inviter les étudiants aux séances. Cet aspect pédagogique avait dans les projets du maître une place importante qui le faisait apprécier non seulement de ses élèves, mais de ses jeunes collaborateurs.

Il comptait sur ces derniers qui furent toujours l'objet d'une vraie considération. Parmi eux, je ne puis pas oublier l'ami Gianni Mombello, décédé du même mal que son maître. Et comment taire ici le nom de Lionello Sozzi auquel me lie une vieille affection et grâce à qui, sous l'autorité de Madame Enrica Simone et de sa belle-fille Federica, sont aujourd'hui à l'honneur les «Studi Francesi», la célèbre revue internationale créée par Franco. Puisqu'on en est aux remerciements, je ne puis pas ne pas exprimer, au nom de la famille Simone, la gratitude due aux intervenants de ces journées, qui ont bien voulu, à des titres divers, honorer de leur présence et de leur science la mémoire de notre ami: Mme Daniela Dalla Valle, Mme Valeria Ramacciotti, M. Dario Cecchetti, rencontrés si souvent au Palais de l'Université de Turin, Mme Cecilia Rizza ancien professeur à l'Université de Gênes et ami de Mme Simone, M. Michel Delon brillant représentant de la Sorbonne et, fidèles parmi les fidèles, Jean-Daniel Candaux et Pierre Jodogne, et pour finir, mon jeune confrère de l'Académie de Savoie, professeur à l'Université de Reims, Jean Balsamo. Enfin, je ne saurais oublier le public qui outre les amis de Simone s'est associé à cette journée du Souvenir.

Nous avons l'enregistrement partiel des différentes interventions. Tout n'ayant pas été conservé, vous n'entendrez pas la célébration de la Messe à la Sacra par l'Archevêque de Chambéry, Mgr. Bontemps, invité par le Cardinal Archevêque de Turin, Mgr. Pellegrino, et officiant en français devant une assistance multilingue et latinisante. Vous n'entendrez pas non plus Franco Simone faisant les lectures du Missel en français. Mais vous entendrez la voix de Franco lui-même. Il s'adressait à l'assistance à la fin de la première journée au château d'Annecy. Il y montra une belle vitalité: il exposait et défendait des causes auxquelles il tenait. Il faisait à soixante et un an, l'éloge de la jeunesse. Il était encore jeune d'ans, de corps, de cœur et d'esprit. Pouvait-on, pouvait-il, s'attendre à une fin prématurée? Il savait qu'il n'était pas maître de son destin.

* * *

J'avais vu Franco Simone peu de temps avant son décès. Il était, du moins en apparence, plein d'espoir. Je me remémorais cet après-midi où j'étais allé le visiter à Lausanne, à la clinique où il était soigné. Nous étions sortis ensemble. Mme Simone nous accompagnait. C'est pendant ce séjour suisse que fut décidé d'envoyer aux amis la conférence sur «le Palais» que constituait la Littérature Française et qu'il fallait reconstruire. Simone fit sa conférence à Turin. Il n'avait pas cédé à la maladie. Nous nous revîmes à Chambéry. Il était inquiet pour sa bibliothèque. Des tergiversations firent qu'elle ne fut pas acquise par l'Université de Savoie.

Il sembla à certains moments qu'il eût surmonté ses épreuves de santé. Hélas,

il n'en fut rien, depuis ce jour de septembre 1974, où alerté par Mme Simone, je me rendis en hâte à Turin. C'était le début de deux années d'espoir et de découragement jusqu'au jour de novembre – un jour de deuil gris et froid – où je retrouvai mon ami couché dans son cercueil: je fus bouleversé par le dernier baiser que lui donna son épouse avant que le préposé ne le cloue dans sa bière, pour son ultime voyage à Poirino.

Alexandre Passerin me demanda d'improviser quelques mots au Rectorat, où un hommage lui fut rendu au nom de l'Université italienne. Je rappelai notre collaboration si amicale au service de nos Universités et de nos deux provinces de Savoie et du Piémont, prémisses du Centre franco-italien qui allait se former dans les mois à venir. Quant à Passerin, il m'écrivit le 13 novembre: «Je viens d'apprendre une bien triste nouvelle qui j'en suis sûr vous causera autant de chagrin qu'à moi. Notre excellent ami M. Simone vient de mourir. Sa mort met fin à de grandes souffrances, mais laissera un grand vide dans le champ des amitiés franco-italiennes et surtout savoyard-piémontaises qui nous tient à cœur si profondément, à vous et à moi. Pour ma part je n'oublierai jamais le rôle que Simone a joué pendant les belles journées que nous avons passées ensemble il y a deux ans et cette mort me cause une grande tristesse»

L'Académie de Savoie fit plus tard un voyage dans le Piémont. Une halte était naturellement prévue au cimetière de Poirino. Devant le tombeau de son père, Gian Luigi qui nous avait accompagnés, me dit: «Il est là». Toute la douleur de la séparation en trois mots, qui traduisent la prison du tombeau. Mais l'œuvre d'un humaniste comme Franco Simone n'est pas destinée à périr dans l'obscurité d'un tombeau: elle demeure avec lui dans l'Éternité à laquelle il croyait de tout son cœur et de tout son esprit.

LOUIS TERREAUX